



L'apôtre Paul, Rembrandt, vers 1633, huile sur toile. Vienne, Kunsthistorisches Museum © Hélène Roquejoffre pour MdB

## Jacques et Paul : complices ou frères ennemis ?

**Daniel Marguerat**

Exégète, professeur honoraire de l'université de Lausanne.  
Faculté de théologie et de sciences des religions

Deux auteurs du Nouveau Testament nous livrent des informations sur Jacques, frère du Seigneur : l'apôtre Paul et Luc, auteur des Actes des apôtres. En cumulant leurs informations, on parvient à esquisser qui fut Jacques. Problème : ces deux auteurs ne concordent pas sur l'évaluation du personnage. Paul et Jacques furent-ils complices ou frères ennemis ? Enquête.

Paul est le premier à parler de « Jacques le frère du Seigneur », lorsqu'il cite les personnes qu'il a rencontrées à Jérusalem quelques années après sa conversion de Damas (Galates 1,19). Nous sommes dans les années 35-40, sans qu'il soit possible de préciser plus, mais en tout cas après Pâques. Qu'en est-il avant Pâques ? La seule mention à disposition provient de l'évangile de Marc, lorsqu'il cite les contemporains de Jésus : « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? » (Marc 6,3). Des raisons théologiques ont conduit à contester que le terme de frère désigne bien ici une fraternité de sang, mais le texte de Marc est d'une limpidité non problématique : le nom de Jacques est appliqué à un membre de la famille directe de Jésus de Nazareth. Celui que Paul, et la tradition après lui, appelleront sans hésitation : « frère du Seigneur ».

### De Pierre à Jacques

Le quasi-silence de la tradition évangélique sur la personne de Jacques fait penser qu'il ne joua aucun rôle notable au cours de la vie de son illustre frère. En revanche, il figure selon Paul parmi les personnes « à rencontrer » à Jérusalem, dans la décennie qui suit la mort de Jésus. Cet avis



**La maquette (1/150<sup>e</sup>) de Jérusalem** (ci-dessus, le Temple) à l'époque d'Hérode a été édifée sur l'initiative du propriétaire de l'hôtel Holyland, en 1966, pour être exposée dans le jardin de l'hôtel. Elle a été construite par le professeur Michael Avi-Yonah, de l'université hébraïque de Jérusalem, d'après les ouvrages de Flavius Josèphe, de la Michna, des évangiles et d'informations fournies par les fouilles archéologiques de l'époque. Même si de nombreux ajustements ont été effectués depuis, elle exprime une vision un peu dépassée de la cité du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. En 2006, la maquette a été transférée au musée d'Israël de Jérusalem où elle a subi et subira sans doute encore de nouveaux ajustements...

© Hélène Roquejoffre pour MdB

est confirmé par les Actes des apôtres, où l'apôtre Pierre demande d'annoncer à l'Église de Jérusalem la nouvelle de son évocation rocambolesque : « Allez l'annoncer à Jacques et aux frères » (Actes 12,17). Plus encore, lors du concile de Jérusalem appelé à trancher le différend surgi entre la mission paulinienne et l'évangélisation menée par les chrétiens de Jérusalem, Jacques joue sans conteste le rôle d'arbitre (Actes 15,1-35).

La question historique est celle-ci : comment et pourquoi, en moins de vingt ans, Jacques est-il passé de la quasi-absence au statut de chef de l'Église de Jérusalem ?

Les indications fragmentaires que nous livrent les textes requièrent à la fois une lecture fine et de l'imagination. Car au cours de ces vingt années, la position de Jacques paraît bien être montée en puissance. Lorsque Paul arrive à Jérusalem après sa conversion, il rencontre (dans l'ordre où il les cite) : Céphas – Pierre de son nom araméen – puis Jacques (Galates 1,18-19). C'est avec Pierre-Céphas qu'il passe quinze jours, précise-t-il, en mentionnant ensuite qu'il a vu Jacques. La hiérarchie des instances est clairement posée : Pierre est la figure représentative de la chrétienté de Jérusalem, auprès de qui Paul fait attester la validité de sa vocation nouvelle au service du Nazaréen. Le prestige de Pierre auprès

des premiers chrétiens fait aisément comprendre pourquoi c'est auprès de lui que le nouveau converti Paul de Tarse va chercher – il n'ose pas l'appeler ainsi – une caution théologique.

Mais quelques années plus tard, lorsque Pierre échappe miraculeusement aux griffes d'Hérode Antipas qui voulait le livrer à la colère juive, l'apôtre fait passer la nouvelle « à Jacques et aux frères » (Actes 12,17). Visiblement, Pierre n'est plus à la tête de la communauté. Jacques l'a remplacé comme chef de file et il est entouré d'un collège d'anciens (Actes 11,30). Pourquoi ce changement ? Le livre des Actes tait la raison pour laquelle Pierre, qui fut dès après Pâques le chef incontesté de la première communauté à Jérusalem, s'est soudain effacé. C'est ici que l'imagination doit faire parler les maigres traces perceptibles dans les textes. Le livre des Actes signale au chapitre 9 que Pierre a quitté Jérusalem pour une tournée d'évangélisation dans les villes de la plaine côtière (Lydda et Joppé). Il s'y « déplace continuellement », précise même l'auteur (9,32). De son côté, Paul mentionne que dans son itinérance missionnaire, Pierre se déplace avec sa femme (1 Corinthiens 9,5).

Ces deux indices se rejoignent : Pierre s'est livré à une activité d'évangélisation auprès des populations juives de la

plaine maritime de la Palestine. Pour des raisons qui nous échappent, il s'est mué d'apôtre-résident à Jérusalem en missionnaire itinérant. Afin de pallier son absence, l'Église jérusalémite s'est donné une nouvelle figure de référence. Et pour choisir cette personnalité, les croyants de la première Église ont opté pour le principe dynastique : la famille de Jésus. Jacques, frère absent de la suivance du Nazaréen, s'était fait après Pâques une place parmi les adeptes. Son lien fraternel et sans doute aussi son charisme personnel ont capté sur lui les suffrages d'une communauté esseulée par le départ de sa figure tutélaire, Pierre. Cette « succession » ne fut visiblement pas contestée par le grand apôtre.

### **Deux versions pour un concile**

Nous retrouvons Jacques lors de l'assemblée de Jérusalem, qui se déroula dans une atmosphère très tendue en 49-50. Cette rencontre, qu'on appelle avec un soupçon d'anachronisme « concile de Jérusalem », mérite toutefois ce nom car elle marqua le premier accord œcuménique dans l'histoire de la chrétienté. Les partis en présence : d'un côté la mission auprès des non-juifs conduite par Paul et Barnabé au nom de l'Église d'Antioche ; d'un autre côté, des croyants de Jérusalem issus du pharisaïsme selon les Actes (15,5).

Ces derniers reprochent aux trublions d'Antioche de prêcher le salut sans imposer l'adhésion à la Torah et aux rites du judaïsme, en premier lieu la circoncision. Pour faire court, on peut dire que les détracteurs de la mission d'Antioche reprochaient à Paul et Barnabé de ne pas imposer, pour devenir chrétiens, le passage par la « case judaïsme ». Jérusalem pratiquait en effet une mission rigoureusement judéo-chrétienne, pour laquelle adhérer à Jésus réclamait de devenir un juif chrétien. La mission de Jérusalem propageait un judaïsme messianique. Paul de son côté, s'il n'était en rien casseur des coutumes mosaïques, affirmait bien fort que les païens n'avaient pas à devenir juifs pour adhérer à l'Évangile. Pour lui, un principe théologique non négociable était en jeu : la grâce est accordée à la foi sans préalable ni condition aucune. Imposer la judaïté à des non-juifs revenait à nier la suffisance de la grâce. Toute l'argumentation de l'apôtre dans sa difficile lettre aux Galates vise à documenter cette posture théologique, sur laquelle, encore une fois, Paul n'admet aucun compromis.

Or, le concile de Jérusalem a ratifié la position de Paul. Tant Galates 2 qu'Actes 15 concordent à dire que la mission de Paul a été validée et se rejoignent sur l'argument qui l'a emporté : Dieu est à l'œuvre dans l'évangélisation des païens

autant qu'il l'est dans l'évangélisation des juifs (Galates 2,8; Actes 15,14). Mais les versions divergent sur les modalités et sur le rôle de Jacques.

Pour Paul, ceux qu'il appelle les « colonnes » de l'Église (dans l'ordre : Jacques, Céphas, Jean) ont reconnu que sa mission était d'inspiration divine et ont décidé d'une division des territoires missionnaires : à Paul l'évangélisation des païens, à Pierre celle des « circoncis ». Ils n'ont imposé aux non-juifs aucune contrainte d'entrer dans la ritualité juive. « Simple-ment, nous aurions à nous souvenir des pauvres, ce que j'ai eu bien soin de faire » (Galates 2,10). L'apôtre mentionne ici la collecte en faveur des pauvres de l'Église de Jérusalem, à laquelle il consacra beaucoup d'énergie ; cette offrande, recueillie auprès de ses communautés, marquait en effet la solidarité œcuménique entre elles et l'Église fondatrice de Jérusalem.

Changement d'atmosphère à la lecture d'Actes 15. Luc reconstruit un scénario de rencontre où Pierre intervient comme l'avocat de Paul. Pierre légitime la position de Paul en rappelant ce qu'il a lui-même initié, à savoir l'accueil des païens dans l'Église et leur baptême. La référence est claire : c'est lors de sa rencontre avec Corneille, officier de la garnison de Césarée Maritime, que le disciple de Jésus a été conduit



### L'évangéliste Luc et son taureau

XIX<sup>e</sup> siècle, détail d'un vitrail de la chapelle des Catéchismes.  
Paris, église Saint-Étienne-du-Mont.

© Reinhardhauke/Wikimedia Commons

malgré lui par Dieu à introduire dans l'alliance de salut une famille païenne (Actes 10). Dans le récit lucanien, Jacques prend alors la position incontestée d'arbitre. Sur la foi du discours de Pierre, il tranche en faveur de la mission paulinienne, avec cet argument : « Syméon vient de nous rappeler comment Dieu, dès le début, a pris soin de choisir parmi les nations païennes un peuple à son nom. » Mais il ajoute

une condition, que la tradition ecclésiastique (et non Luc) a nommé le « décret apostolique ». Il est imposé aux non-juifs de respecter, pour éviter de contaminer les chrétiens d'origine juive, quatre abstinences : ne pas consommer de viande consacrée aux idoles, se préserver de l'immoralité sexuelle, s'abstenir de viande non abattue rituellement et éviter tout contact avec le sang (Actes 15,20.29). Ces quatre tabous rejoignent le minimum exigé par les juifs de la diaspora dans leurs rapports, et surtout dans leurs repas, avec des païens. En Lévitique 17-18, ils correspondent *grosso modo* à l'éthique imposée à l'émigré résidant en Israël, le *ger tosab*, et qui permet la cohabitation avec les Israélites. Paul et Luc se rejoignent sur l'essentiel, à savoir la validation de la mission auprès des païens, mais pas sur les suites : rien d'autre que la collecte en faveur des pauvres, affirme Paul ; une éthique d'abstinence permettant la commensalité, dit Luc. Comment résoudre ce désaccord ? Un courant exégétique, fort dans la recherche allemande, donne raison à Paul (puisqu'il fut témoin direct des événements) et taxe le récit lucanien de fiction (puisqu'il écrit après coup). La résolution n'est pas si simple. Car chacun des deux récits est travaillé par une visée rhétorique, qui l'oriente puissamment : Paul revendique sa liberté, tandis que Luc veut manifester la conti-

nuité entre Pierre et Paul. Paul clame la vertu théologique de son Évangile, tandis que Luc inclut les mesures d'accompagnement. Car le fameux décret apostolique a, historiquement, toute chance d'être une mesure pastorale destinée à accompagner l'application de cette double voie désormais reconnue dans la chrétienté. L'arbitrage de Jacques a évité l'implosion du jeune christianisme.

Mais on sait, par Paul lui-même (j'y viens), que la commensalité entre chrétiens d'origine juive et non-juive n'est pas allée sans grosses difficultés. Le décret apostolique est une mesure d'application, dont les difficultés de cohabitation ont rendu nécessaire la promulgation. Il fut vraisemblablement décidé après la rencontre de Jérusalem (d'où le fait que Paul n'en parle pas), mais dans la foulée de celle-ci (d'où le fait que Luc la mentionne, au prix d'un télescopage historique). Paul n'y fait jamais référence explicitement. Mais de fait, l'apôtre des Gentils en appliquera l'esprit lorsqu'il traitera à Corinthe des viandes sacrifiées aux idoles (1 Corinthiens 6-8) ou lorsqu'il plaidera pour la cohabitation des forts et des faibles à Rome (Romains 14-15).

Le profil du frère de Jésus n'est donc pas le même de part et d'autre. En Galates 2, Jacques se plie sans réserve à la démonstration théologique de Paul. En Actes 15, il s'allie



### **Saint Paul écrivant ses épîtres**

Valentin de Boulogne, vers 1618-1620, huile sur toile.  
Houston, musée des Beaux-Arts.

© Blaffer Foundation Collection, Houston, TX/Wikimedia Commons

avec Pierre et Paul pour faire triompher la cause de l'évangélisation des païens, mais l'assortit d'une condition. Vaincu dans le premier cas, complice dans le second.

### **Paul le perdant**

L'affaire se corse lors de l'incident d'Antioche, qui va déclencher la fureur de Paul (Galates 2,11-14). Nous sommes aux lendemains du concile de Jérusalem. À Antioche-sur-l'Oronte, centre organisateur de l'évangélisation païenne, des émissaires de Jacques débarquent dans la communauté et font pression sur Pierre. Alors que celui-ci prenait jusque-là les repas et partageait l'eucharistie avec les croyants d'origine non-juive, il fait soudain volte-face et rompt la communion avec ces derniers. Pire, il entraîne Barnabé dans sa stratégie de retrait. Paul s'étouffe d'indignation. C'est pourquoi il rappellera aux Galates les termes de l'accord de Jérusalem prouvant sa bonne foi.

La lettre aux Galates ne nous dit pas comment se termina l'affaire d'Antioche. Le plus vraisemblable est que Paul, face à Pierre, a perdu. On remarque en effet que depuis l'incident, l'apôtre des Gentils ne se réfère plus à Antioche comme base arrière de son réseau missionnaire. L'intégrisme judéo-chrétien a emporté Pierre, sur lequel Paul concentre ses at-

taques. Mais on voit bien que dans son analyse de la crise, Paul désigne l'instigateur : Jacques. Quels furent les termes de la pression exercée par ses délégués venus de Jérusalem ? Il n'est pas interdit de penser que la solution décrite par Paul lui-même – le partage des territoires missionnaires, les païens à Paul, les juifs à Pierre – ait pu être interprétée à la lettre : Pierre n'avait plus rien à faire avec la mission ouverte aux non-juifs. À la différence de la formule présentée par Actes 15, la partition décidée par Jacques selon Paul instaurait une frontière plutôt que les termes d'une communion. Tout à la joie de voir reconnaître la validité de sa mission, Paul n'aurait pas réalisé que la stratégie de partition décidée par Jacques ferait de lui un perdant sur le plan du vivre ensemble en Église.

Cet incident et ses séquelles illustrent à quelles difficultés s'est trouvé confronté le christianisme à sa naissance. Loin de se replier sur une parole unique, sa diversité originale l'exposait au conflit et à la controverse confessionnelle. Pour mesurer la répartition des fronts, gardons-nous d'anachronisme. Si le christianisme qui s'imposa dans l'histoire est l'héritier de la visée de Paul, le mouvement dominant en ce milieu du 1<sup>er</sup> siècle est celui de Jacques. Sa défense d'une orthodoxie judéo-chrétienne bénéficiait de l'aura dévolue à

l'Église-mère descendante des apôtres. Son lien indéfectible avec le judaïsme s'est peu à peu défait à partir de 70 (chute du Temple de Jérusalem), mais les apocryphes attachés au nom de Jacques témoignent de la pérennité de cette variante de christianisme.

Sous les formules à peine polies de Paul (il parle de faux frères), on voit poindre l'amertume face à l'adversaire théologique. Sous la plume de l'auteur des Actes des apôtres, on discerne la volonté de faire savoir que le frère du Seigneur n'a voulu ni humilier, ni écraser la mission issue de Paul. ●

### Bibliographie

**Paul apôtre. Essai de biographie critique** par Simon Légasse, éd. Cerf/Fides, Paris, 1991.

**Les Actes des apôtres (13-28), (Commentaire du Nouveau Testament 5b)** par Daniel Marguerat, éd. Labor et Fides, Genève, 2015.